

FEUILLETON DU BAZAR

CORBIN ET D'AUBECOURT

(Suite.)

Un jour, il nous annonça, tout triste, que ses études l'obligeaient d'entreprendre un long voyage, et qu'il nous faisait ses adieux. Nous n'avions plus besoin de ses secours, nous avions encore besoin de son amitié. Je pleurai. Ma mère, qui me gardait maintenant chez elle, cherchait à me consoler, me disant qu'il reviendrait et serait toujours notre ami. Je croyais avoir encore une fois perdu mon père, et je parlais continuellement de ce cher Germain. Mais un malheur plus grand allait me frapper. Au bout de cinq ou six mois, ma mère tomba malade. Depuis son veuvage, elle n'avait presque pas cessé de languir; son âme ne la soutenait qu'aux dépens d'une santé déjà profondément atteinte. Tant de travaux et d'angoisses, tant de soucis sur mon avenir épuisaient en elle les sources mêmes de la vie. Elle sentit que son heure était venue. Alors, sans hésiter, obéissant avec promptitude à l'impérieux instinct de son cœur, et ne redoutant plus ni le refus ni les humiliations, elle profita de ses dernières forces pour écrire à Mme la marquise d'Aubecourt.

Ma tante, veuve depuis quelques années, n'était pas à Paris; elle habitait cette grande terre de Bretagne où nous avons passée ensemble de si belles vacances. Sa réponse fut, cette fois, digne d'elle; le généreux sang du vieux Raymond Corbin parla, et parla seul. Mme d'Aubecourt partit immédiatement, voyagea jour et nuit, et descendit de sa chaise de poste au seuil de notre maison. Il était temps. Ma mère, mourante et sans voix, ne put que l'embrasser et lui montrer sa fille. Elle expira le lendemain avec la sérénité d'un ange. Ma tante, après lui avoir fait rendre les derniers devoirs et s'être reposée quelques jours à Paris, repartit avec moi pour la Bretagne.

Elle me donna pour première recommandation, en me comblant de caresses qui lui gagnèrent tout de suite mon cœur, de ne jamais parler qu'à elle seule de mon père, de ma mère, et du passé. Je m'aperçus bientôt, toute petite que j'étais, qu'il ne fallait pas lui en parler plus qu'aux autres. Et peu à peu, nos malheurs et nos joies, la pauvre mansarde, le petit couvent, la jolie chambre de ma mère où nous avons été si heureux, mon bon ami Germain lui-même, chassés par des spectacles et par des visages nouveaux, s'enfoncèrent dans les obscurités d'un lointain souvenir. Je finis par m'oublier aussi. Je ne m'appelai plus Rosalie ni Rœschen. Ce nom, je n'ai jamais su pourquoi, déplaisait à ma tante. Quelque femme le portait, peut-être. On m'appela Stéphanie, et je devins une autre personne. La métamorphose était accomplie quand j'entraî au pensionnat des Visitandines, le même jour que vous, mon amie. Vous seriez-vous doutée que tant de tristes aventures avaient déjà traversé l'existence de votre compagne, de cette nièce espiègle et gâtée de la riche et bonne marquise d'Aubecourt?

Je restai, vous le savez, chez les Visitandines jusqu'à l'âge de dix-huit ans. J'y serais restée toujours, pour peu que ma tante l'eût désiré: non que je me sentisse une vocation claire, non que je fusse très-épouvantée des périls du monde. Mais il me semblait que, dans ce cloître si bien fermé, sous ces

voiles éternels, dans ces humbles travaux soulagés par l'innocence et par la prière, résidait le plus sûr et peut-être le seul bien de la vie: je veux dire la paix.

Il ne me restait qu'une vague mémoire des malheurs de mon enfance. Ces funèbres images, de moins en moins distinctes, m'étaient plutôt douces lorsqu'elles venaient à se ranimer. Toutefois elles m'inspiraient, en présence de Mme d'Aubecourt, je ne sais quelle contrainte, qui me pesait comme un sentiment d'ingratitude. Je souffrais du luxe dont j'étais entourée. Songeant à l'abandon où nous avions tant languî, je me disais que le prix de la moindre et de la plus inutile des belles choses étalées dans l'hôtel d'Aubecourt aurait pu sauver la vie de mon père; et je m'en voulais d'une pensée qui accusait ma mère adoptive. Ce n'était rien, ce n'était qu'un nuage bien rapide et bien léger sur ma reconnaissance; mais pour échapper à ce nuage, à ce rien, je me serais volontiers, du moins je le pensais, enterrée au couvent. "Et pourtant, ajoutais-je, sortant du vrai pour entrer dans le rêve, si je retrouvais Germain! Comme nous parlerions de ma mère! Je croirais retrouver ma mère elle-même!" Mon cœur battait; je me sentais moins de goût pour le voile.

Ma tante mit fin à ces perplexités. Elle me retira du couvent et me présenta partout avec le grand titre de son unique héritière. Je fus plus touchée de sa tendresse que de la belle destinée qu'elle me réservait. Elle me dit qu'elle n'avait que moi au monde, et que je serais la consolation de ses vieux jours. De deux familles florissantes il y a trente ans, nous restions seules en effet. La mort, frappant sur le puissant tronc des d'Aubecourt comme sur l'humble souche des Corbin, n'a épargné que nous. Pouvions nous ne pas nous étonner? D'ailleurs, ma tante est si bonne! C'est d'elle que j'ai appris toute l'histoire de mon père, jusqu'à cette démarche qu'il fit pour l'appeler à notre secours, et qu'elle s'accuse généralement d'avoir repoussée. Souvent je l'ai vue troublée de ce souvenir; et néanmoins, chose étrange, je sens que, rendant toute justice au fier cœur de son frère, elle ne lui pardonne pas d'avoir été *jacobin*. Tout ce qu'elle peut faire, à cause de moi, c'est d'éviter de lui donner ce nom odieux, et de se contenter de déplorer amèrement ses erreurs révolutionnaires. Quant au reste de nos aventures, elle ne le sait qu'en gros et ne tient pas à s'en instruire davantage. J'ai toujours eu, d'abord par instinct, ensuite par charité, la discrétion de lui en parler peu. Une seule fois, il y a bien longtemps, ayant dit quelque chose du jeune homme qui nous avait assistées, ma mère et moi, elle m'interrompit avec tant de promptitude et de mécontentement, que le nom de Germain s'arrêta sur mes lèvres, et je n'ai jamais depuis été tentée de le prononcer. Pardonnez-lui cette faiblesse. Ce serait une chose amère pour elle, en vérité, que quelqu'un pût dire dans le monde: "J'ai fait l'aumône à la belle-sœur et à la nièce de Mme d'Aubecourt; je les ai tirées de la misère où elle les abandonnait." Car elle ne connaît pas Germain, et voilà l'imagination qu'elle peut se former.

Si je ne me trompe, je ne sais à quoi attribuer le sentiment invincible qui me retient, Germain a reparu; j'ai revu son visage, je connais sa demeure; mais son nom, que j'ai toujours tu, je le tais avec plus de vigilance. Je ne puis prendre sur moi de dire à ma tante: "L'homme qui m'a conservé ma mère et qui m'a sauvé la vie, cet homme est à deux pas de votre hôtel, et il a peut-être besoin de vous." Ah! c'est que ma tante, quelle que fût sa générosité, n'offrirait pas à Germain ce que je voudrais lui donner.

(A continuer)